

et de la controverse entre « orthodoxie » et « gnosticisme ». Ce faisant, K. L. K. insiste surtout sur le contraste entre les personnages de Marie (et Lévi) et de Pierre (et André). L'article de François BOVON, *Mary Magdalene in the Acts of Philip*, appartient également au domaine des *gender studies*. Il y examine le rôle remarquable de Marie, laquelle est dans le texte à la fois la Madeleine et la sœur de l'apôtre Philippe, en comparant les différentes versions de ce texte apocryphe. Marie y apparaît comme un personnage éminent qui participe au « ministère » de Philippe. Cette situation pourrait refléter la situation ecclésiologique et sociologique de certaines anciennes communautés chrétiennes marginales. Les deux dernières contributions sont consacrées aux plus anciennes traditions à propos de la Vierge. Dans *The Portrait of Mary in the Ascension of Isaiah*, Jonathan KNIGHT attire l'attention sur l'importance de cet écrit, auquel il attribue une datation très haute (70-80 ap. J. C.) pour les traditions mariales, qui ont également laissé des traces dans l'évangile de l'enfance dans *Mt*. Les aspects les plus typiques du texte apocryphe (p.e. la descendance davidique de Marie, sa virginité *ante partum*, *in partu* et *post partum*) ne veulent pas valoriser spécialement le rôle de la Vierge, mais relèvent d'une christologie spécifique. George T. ZERVOS reprend la position de J. Knight, mais veut aller plus loin dans sa contribution *Seeking the Source of the Marian Myth: Have We Found the Missing Link?* Il y insiste sur la valeur du *Proto-évangile de Jacques*, sous-estimé par J. Knight, pour la compréhension des plus anciennes traditions mariales. Cet écrit, avec une histoire textuelle compliquée, contient un noyau primitif, que l'auteur appelle *Genesis Marias*, qui est la source des traditions mariales trouvées dans le *Proto-évangile de Jacques*, dans *L'ascension d'Isaïe* et dans les *Lettres* d'Ignace d'Antioche. L'ensemble des contributions constitue un recueil intéressant qui a l'avantage de présenter plusieurs perspectives possibles et des positions divergentes. Les articles portent sur une sélection variée de textes apocryphes et gnostiques des premiers siècles, préservés en différentes langues. Toute la problématique des « Maries » n'y est pas traitée: il manque peut-être une confrontation critique aux textes néo-testamentaires. La question de la pertinence de l'identification de la « Marie gnostique » avec l'une ou l'autre des Maries du N.T. n'est pas explicitement posée. Si tous les articles ne sont pas aussi innovateurs, les auteurs ont le mérite d'attirer l'attention sur certains textes encore peu étudiés et jettent parfois une lumière nouvelle sur des écrits mieux connus.

Johanna BRANKAER

Philippe CASPAR. *L'embryon au 11<sup>e</sup> siècle*. (Religion et Spiritualité). Paris, L'Harmattan, 2002. 21,5 x 13,5 cm, 174 p. € 14,50. ISBN 2-7475-3797-8.

Cet ouvrage constitue le premier volume publié d'une *Histoire générale des doctrines relatives à l'embryon* qui, en cinq tomes, emmènera l'A. de l'Antiquité grecque jusqu'au 20<sup>e</sup> s., au sein d'une vaste enquête his-

torique destinée à éclairer la définition moderne du statut de l'embryon humain. Il pourrait paraître étonnant que la première pièce à être publiée de cette histoire soit le premier volume du deuxième tome (consacré aux Pères de l'Église) et non du premier (dédié à l'Antiquité grecque, juive et latine). Cette manière sans doute quelque peu inhabituelle de procéder présente du moins l'intérêt de plonger immédiatement le lecteur au sein d'une période largement délaissée par l'histoire des doctrines embryonnaires, bien qu'elle soit particulièrement novatrice, et plus encore de lui faire découvrir d'emblée l'enjeu général d'une telle histoire.

En effet, l'enquête historique qu'inaugure ce premier volume n'est pas seulement appelée, dans un premier temps, à établir et à renouveler notre connaissance de l'histoire des doctrines relatives à l'embryon, elle se propose aussi, dans un second temps, d'éclairer d'un jour nouveau les débats contemporains. Au sein de ceux-ci, il est effectivement usuel de soutenir que la question du statut de l'embryon est insoluble, tant les clivages idéologiques paraissent marqués, et de conforter le caractère inévitablement aporétique de cette question en faisant remarquer que, de toute façon, il en a toujours été ainsi au cours de l'histoire. À l'appui de cette dernière assertion est alors produite une histoire de l'embryologie qui fait la part belle aussi bien à l'animation médiate de l'embryon qu'à l'animation immédiate. Il n'y aurait donc rien de nouveau sous le Soleil: l'indécision contemporaine ne ferait que refléter les hésitations d'antan. Face à une telle présentation, le propos de l'A. est d'établir historiquement « que des positions claires ont été forgées à certaines périodes de l'Histoire sur cette question de l'embryon » (p. 11) et, en particulier, qu'à l'époque patristique, « pour tous les auteurs, à l'exception de quelques exégètes qui s'en tiennent littéralement à la traduction d'*Exode* 21, 22-23 de la *Septante*, l'embryon est corps et âme dès le commencement » (p. 10).

Pour un philosophe et un médecin préoccupé par les questions de bioéthique, se proposer d'écrire une *Histoire générale des doctrines relatives à l'embryon*, c'est donc s'atteler à démontrer que l'indécision actuelle n'est pas de tous les temps. Il existe au contraire une véritable tradition philosophique apte à plaider en faveur de l'animation immédiate. Cette ligne d'argumentation a malheureusement été occultée par le rayonnement trop exclusif de Thomas d'Aquin. Telle est donc la thèse générale que soutient déjà ce premier volume consacré aux Pères apostoliques (Barnabé, l'auteur de la *Didaché*...) et aux principaux apologistes (Justin, Minucius Felix, Athénagore et Tertullien) du 2<sup>e</sup> siècle.

Les Pères apostoliques condamnent fermement, au nom de l'éthique, l'avortement et l'exposition des enfants nouveau-nés, principalement parce que l'homme en vient, par de telles pratiques, à défier la souveraineté de Dieu sur la destinée de ses propres créatures.

Maintenue chez les Pères apologistes, cette condamnation morale s'accompagne cette fois des prémices d'une réflexion, aussi bien métaphysique que théologique, sur le statut de l'embryon humain. Ainsi saint Justin fonde sa condamnation de l'exposition des nouveau-nés

sur un terrain plus métaphysique, à savoir la liberté de choisir entre le bien et le mal. Il se sert également de sa prise de conscience du mystère du développement embryonnaire pour justifier la résurrection chrétienne des corps en établissant une analogie entre la goutte de sperme, qui contient le corps adulte, et le cadavre, qui, tout aussi mystérieusement, recèle le corps glorieux. Se tournant vers le baptême, il le présente comme une naissance à l'ordre surnaturel qui fait suite à la naissance usuelle à l'ordre biologique, présentant à cette occasion que l'homme est déjà présent comme un tout dans la semence. Au sein de ces réflexions davantage théologiques, ces deux mystères que sont la résurrection et le baptême sont ainsi mieux compris et, par conséquent, susceptibles d'être plus facilement acceptés. Poursuivant dans la ligne de Justin, Athénagore soutient également le principe d'identité de l'être humain. N'hésitant pas à recourir aux théories scientifiques de son époque — c'est une première, même s'il les amende —, il développe en particulier la thèse du corps humain comme corps propre (corps que rien ne peut donc venir contaminer), contre ceux qui prétendent rendre impossible la résurrection intégrale des corps dans le cas où une chair humaine, assimilée dans un premier temps par un animal, aurait, dans un second temps, été absorbée par un autre homme.

C'est cependant avec Tertullien, qui s'impose dorénavant comme l'inspirateur de la tradition défendant l'animation immédiate, que la pensée des Pères apologistes accède à une vision vraiment globale de la problématique de l'embryon. Aussi l'A. lui accorde-t-il un traitement de choix, et ce d'autant plus que, tirant les conclusions de l'affirmation de ses prédécesseurs selon laquelle l'adulte se trouve déjà contenu dans la semence, Tertullien soutient, contre les thèses stoïcienne et prétendument platonicienne, que les substances de l'âme et du corps sont conçues simultanément. Or la paternité de cette affirmation, dont il est inutile de souligner l'importance, était jusqu'ici attribuée à Grégoire de Nysse. Faire remonter cette paternité à Tertullien, soit près de deux siècles plus tôt, c'est donc renforcer la particularité et l'importance de la tradition chrétienne en faisant constater que, « dès son accession à l'expression philosophique, le message chrétien a senti le besoin de dire sa spécificité sur la question de l'embryon » (p. 98). Mais retrouver ce principe dès Tertullien, ce n'est pas seulement lui accorder une antériorité plus grande; c'est aussi et surtout renforcer la brèche ouverte par l'attribution première de ce principe à Grégoire de Nysse. Cette attribution avait en effet ouvert la voie, touchant la question du statut de l'embryon, à un enracinement théologique alternatif par rapport à celui du thomisme. C'est donc cette même voie qui, aujourd'hui, se trouve consolidée par l'incorporation de Tertullien et, à travers lui, des apologistes: « La similitude de pensée entre Tertullien et Grégoire sur la question de l'embryon humain révèle qu'il existe une tradition d'animation immédiate [...] chez les Pères. Cette tradition prend son départ chez Justin, passe chez Athénagore, et se déploie ensuite chez Tertullien, chez Lactance, chez Grégoire et chez Maxime le Confesseur. Par elle mise en perspective s'ajoute aux critiques d'Albert le Grand et

d'Érasme pour isoler la thèse thomiste » (p. 149-150). Il convient cependant de noter que cette thèse historique conduit l'A. à relativiser le traducianisme de Tertullien et à revoir sa compréhension d'un verset de l'*Exode* (21, 22-23) qui, lui, semble plaider en faveur de l'animation aristotélicienne.

À défaut de pouvoir donner, dans ce bref compte rendu, un aperçu plus détaillé de la richesse de pensée de Tertullien, nous reproduirons le jugement que porte à son endroit l'A. de cette étude: « Dès le début du 3<sup>e</sup> s., Tertullien a proposé une solution à toutes les difficultés biologiques, anthropologiques et théologiques que posera ultérieurement la thèse thomiste. Cette dernière n'est supérieure à la position de Tertullien que sur deux points corrélatifs: le rejet du traducianisme et l'adoption du créationnisme. Encore faut-il préciser que le mérite de l'Aquinate dans cette question est quantité négligeable » (p. 85).

Il est à peine besoin de l'écrire: l'importance du thème, la clarté de l'exposé, la finesse des analyses et la parfaite maîtrise du sujet dans ses dimensions aussi bien scientifiques, philosophiques, théologiques qu'historiques font de ce premier volume (que la joie de la découverte entraîne parfois à quelques rapidités) un gage de réussite pour cette histoire générale de l'embryon que nous promet l'A. et qui viendra combler de manière tout à fait nécessaire un manque criant de la littérature contemporaine.

J.-Fr. STOFFEL

René AIGRAIN. *L'hagiographie. Ses sources - Ses méthodes - Son histoire*. Reproduction inchangée de l'édition originale de 1953. Avec un Complément bibliographique par R. GODDING. (Subsidia hagiographica, 80). Bruxelles, Société des Bollandistes, 2000. 25 x 16 cm, VIII-546 p. € 45. ISBN 2-87365-008-7.

R. G., qui a doté l'ouvrage de R. A. d'un important complément bibliographique de près de cent pages, situe cette synthèse dans la grande tradition bollandienne, où l'on ambitionnait d'étudier scientifiquement les saints, leur histoire et leur culte. À ses yeux, la première partie consacrée aux sources, reste capitale. En revanche, la deuxième partie sur « la critique hagiographique », largement tributaire des ouvrages de P. Delehaye, aurait vieilli. Quant à la troisième partie, intitulée « histoire de l'hagiographie », elle est qualifiée avec bienveillance de précieux inventaire, dû à un « génial autodidacte ».

N'étant pas hagiologue, nous ne porterons aucun jugement sur la première partie, qui a toute l'aridité et l'utilité d'un inventaire, où les calendriers (i.e. les catalogues des anniversaires dans différentes églises) et les martyrologes (i.e. les listes des saints d'après les anniversaires) précèdent les sources documentaires et narratives. L'ensemble de cette production procède d'une exigence de mémoire, apparue au deuxième siècle en Orient, où l'on a pris l'habitude de célébrer les anniversaires des martyrs.